

été confisqué par quelques douaniers, amis du grand poète, qui ont voulu épargner à son orgueil cette double blessure.

Maintenant, désire-t-on savoir comment dans l'œuvre nouvelle le burlesque tient tant de place, et pourquoi les plus belles pages sont diaprées de si ébouriffantes bouffonneries ?

Avant le mot de l'énigme, un mot d'explication.

M. Victor Hugo a modestement résolu de faire de Guernesey une autre Sainte-Hélène,—par goût de l'antithèse sans doute.

Il veut que ses os y reposent d'abord—mais le plus tard possible, bien entendu—pour que la France puisse un jour décerner aux restes sacrés du plus grand de ses poètes les honneurs qu'elle a accordés à la dépouille mortelle du plus illustre de ses capitaines.

A lui la gloire de peupler les caveaux solitaires du Panthéon ! Elle lui est due, il la convoite, il l'attend de la justice, de la reconnaissance et de l'admiration de la postérité.

On comprend que, pour assurer le succès de son apothéose posthume, M. Victor Hugo soit forcé de remplir, jusqu'au dénoûment de la pièce qu'il joue en ce moment, son rôle d'exilé volontaire, et conséquemment d'achever de vivre dans un milieu tout différent du nôtre.

Or, comme tous les dessinateurs les plus habiles, qu'on transplante de Lyon dans les grandes usines de Liverpool, voient en peu de temps leur imagination s'étioler et leur goût se pervertir au contact d'une population purement industrielle, M. Victor Hugo a senti peu à peu se ternir et se faner en lui dans la société des caboteurs, des matelots et des mousses, les *titis* de la mer, cette fine fleur de l'esprit qui ne s'épanouit qu'en France, et qu'on ne cultive, en toutes saisons, que

dans les serres-chaudes ou les salons de Paris.

M. Hugo, tout Hugo qu'il est, n'a donc pu échapper à l'influence de son entourage. Il lui a fallu longtemps pour s'en rendre compte, mais une fois convaincu, il a compris la nécessité de remédier au mal ; et l'expédient dont il s'est avisé nous paraît tout à fait ingénieux.

Pour agrémenter ses nouvelles productions des enjolivements dont il ne se trouvait pas propre à les rehausser lui-même, il a établi, dit-on, une collaboration secrète avec quelques vaudevillistes auxquels les succès lyriques de MM. Meilhac et Halévy procurent des loisirs infiniment trop prolongés.

Quels sont ces co-travailleurs ? nul ne le sait ; comme ils n'avaient aucune gloire à tirer du travail qu'on leur demandait, ils ont jugé prudent de garder le silence.

Au premier signe du poète, ces messieurs se sont mis à capitonner et ornementer son œuvre de noms baroques, d'expressions bizarres, de tournures cocasses, de constructions fantastiques, de rébus, de coq-à-l'âne, d'anphigouris, de calembours par à peu près, de nonsens, et de folies si *abracadabrantes*, que M. V. Hugo en a poussé un cri de ravissement et d'admiration presque sauvage, et qu'il est monté aussitôt sur la plus haute falaise de son île, d'où, étendant les deux bras vers la France, il a envoyé ses bénédictions à ses spirituels collaborateurs.

*Les Travailleurs de la mer* se composent donc de deux éléments superposés : du drame, dont les émouvants épisodes et les splendides descriptions appartiennent en entier à M. Victor Hugo, et des accessoires, grossier placage, suppléments postiches, marqueterie